CE DONT JE ME SOUVIENS

PAR CLAUDE EWING LOVETT, JR.

Commentaires Henri Levaufre

Photos et traduction Christian Levaufre avec l'aide de Claudia Taylor la fille de Claude

Notes d'Henri Levaufre : Claude était un copain bien sympa et quand j'ai reçu son "Journal" écrit après la guerre, j'y ai trouvé quelques erreurs.

Du coup, sa famille m'a demandé d'ajouter quelques notes pour essayer de les corriger. Pour être honnête je suis un peu réticent à le faire car Claude n'est plus là.

Donc, j'écris ces notes comme si Claude m'avait demandé lui-même de le faire, qu'il était vivant et qu'il pouvait toujours répondre.

Après tout, Eames Yates est bien venu à la maison il y a de nombreuses années pour vérifier les dates et certaines informations avant l'impression de "War from the Ground Up", le livre de John Colby.

Au fil des ans, j'ai également reçu plusieurs journaux intimes de la part de colonels de la 90ème qui ne correspondaient pas exactement aux Morning Reports ou aux journaux de marche écrits en direct pendant la bataille. Nous sommes tous pareils !

J'ai juste corrigé ce qui me semblait historiquement faux. Toute autre partie qui reste du domaine personnel est bien sûr hors de ma compétence.

J'ai écrit ce commentaire juste pour essayer d'être utile ; le fait que mes notes seront ou ne seront pas ajoutées au texte original de Claude ne dépend pas de moi.

Henri Levaufre, Périers 21 mai 2012

CE DONT JE ME SOUVIENS

PAR CLAUDE EWING LOVETT, JR.

On m'a d'abord connu sous le nom de Lovett Junior pendant mes études secondaires mais on m'a ensuite appelé Claude après mon entrée à la Texas A&M University en septembre 1939. Je suis né le 12 juin 1921 dans une ferme, j'étais le troisième d'une famille de six enfants. Mes premiers souvenirs sont ceux de la ferme qui était située près d'Eureka, au Kansas. Notre adresse était Neal, Kansas et nous allions à l'école à Tonovay. Les trois premières classes de l'école étaient rassemblées dans une seule pièce.

Au printemps 1930, nous avons déménagé à Texhoma, Oklahoma, où j'ai terminé le CE2. À la fin de l'année scolaire, nous avons déménagé dans un ranch situé dans la partie du Texas qu'on surnomme la « Panhandle[1] » où en septembre, j'ai commencé la quatrième année à Stratford. Puis nous avons déménagé à Channing en 1935. C'est là que j'ai fait mes deux premières années de lycée avant de déménager à Dumas où j'ai passé les deux dernières et d'où je suis sorti diplômé en 1939. En suivant, je me suis inscrit à l'Agricultural and Mechanical College[2] du Texas.

Mon premier compagnon de chambre à A&M était Bill Holland. Il a quitté l'école et s'est engagé dans l'armée de terre pendant le premier semestre. Au sein du ROTC[3], nous étions ensemble dans la Compagnie d'Infanterie K.

Ed Lambert, de Temple, est alors devenu mon nouveau compagnon de chambre et à la mi-session de notre première année, Ed m'a invité à aller chez lui à Temple. Il avait une petite amie stable et m'a promis de me trouver un rendez-vous. Ma cavalière était Mary Helen Rosener, une belle fille. Dans le salon des Rosener, nous sommes sortis ensemble en parallèle avec sa grande sœur Frances et son copain, Wendell Williams. C'était le 10 février 1940. J'avais 18 ans et Helen 15. Puis Ed Lambert a quitté l'école et a rejoint les Marines à la fin de notre deuxième année d'études. Je suis allé à Temple avec lui plusieurs fois, et Helen est venue à A&M pour notre bal des secondes années au printemps 1941. À l'automne 1941, au début de ma 3ème année, l'école est devenue beaucoup plus sérieuse et l'entraînement militaire s'est intensifié.

Mon nouveau compagnon de chambre était alors Howard Herron de Dallas. Howard était un excellent élève, un bon militaire, un membre de l'élite des "Volontaires de Ross" et un excellent compagnon de chambre. Il a fait carrière dans l'armée, a pris sa retraite en tant que colonel et il vit maintenant à Austin.

Quand Pearl Harbor est arrivé, tout s'est intensifié. J'étais en excursion ce dimanche 7 décembre 1941 et quand nous sommes revenus sur le campus dans l'après-midi, il y avait des

[1] La « Panhandle » du Texas (« queue de poêle ») est une zone rectangulaire du nord-ouest du Texas, bordée par le Nouveau-Mexique à l'Ouest et par l'Oklahoma au Nord et à l'Est.

[2] Texas A&M : Université d'agriculture et de mécanique du Texas

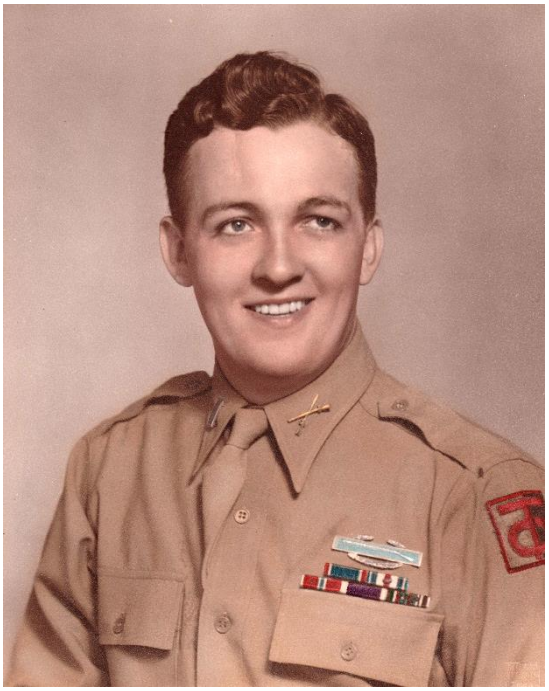
[3] Le « Reserve Officers' Training Corps » (ROTC) est un programme militaire qui permet de suivre des études universitaires tout en recevant une formation militaire pour devenir officier de réserve des forces armées des États-Unis et est aussi une « porte d'entrée » dans cette même armée, sans passer par le long parcours des académies militaires, comme West Point.

panneaux suspendus dans les dortoirs, du genre "Renvoyez les Japs en enfer !". On nous a rapidement annoncé l'annulation du camp de vacances de six semaines prévu pour les vacances d'été de 1942. Au lieu de cela, nous devions rester à l'école jusqu'à la fin de notre cursus scolaire en janvier 1943, après quoi nous serions intronisés dans notre branche de service, promus au grade de caporal et envoyés à l'OCS[4].

Les visites à Temple étaient moins fréquentes. Helen est venue à A&M pour la « Senior Ring Dance ». C'est le moment où les bagues des « Aggies[5] » leur sont remises par les petites amies, un symbole qui fait de vous un étudiant sénior. Ma bague me sera enlevée dans le poste de secours lorsque je serai blessé le 12 novembre 1944 et quand j'étais à l'hôpital général de Hammond, 3 ou 4 mois plus tard, j'ai reçu une enveloppe à mon nom qui ne contenait que ma bague. Ils m'avaient retrouvé car toutes les bagues des Aggies ont leur nom gravé à l'intérieur.

Notre examen final a eu lieu le vendredi 22 janvier 1943 et la remise de diplômes le lendemain samedi, après quoi nous avons été confinés sur le campus. Ma mère et Mme Anderson étaient là pour ma remise de diplôme. Le lundi matin, on nous a fait monter dans des bus et on nous a emmenés au centre d'enrôlement de Houston, où on nous a incorporésdans la réserve. Puis nous sommes remontés dans les bus et on nous a ramenés à A&M avec pour consigne de rentrer chez nous et d'attendre les ordres. J'ai fait du stop jusqu'à Temple, j'ai vu Helen pour un court moment et j'ai continué à faire de l'auto-stop vers Dumas.

Tous les diplômés du ROTC d'A&M ont été versés dans la réserve opérationnelle et ont reçu l'ordre de se présenter au service actif dans divers centres d'incorporation. Je me suis présenté à Fort Sill, en Oklahoma, où j'ai été promu caporal et envoyé par train à Fort Benning, en Géorgie, pour y suivre l'école des candidats officiers d'infanterie. J'ai obtenu mon diplôme d'OCS le 20 mai 1943 avec le grade de 2nd Lieutenant (Sous-lieutenant) et j'ai été affecté au centre d'entraînement de remplacement de l'infanterie au Camp Walters à Mineral Wells au





[4] OCS : Officer Candidate School : Ecole des aspirants officiers

[5] Aggie : Surnom des étudiants de Texas A&M

Texas. En juillet, j'ai été affecté à la 90ème Division d'Infanterie, au Camp Barkley, à Abilene, Texas, à la tête du 3ème Peloton de la Compagnie G du 357ème Régiment d'Infanterie.

Toute notre division a alors quitté Camp Barkley par le « Troop Train » pour rejoindre Camp Granite, en Californie à la fin du mois d'août. Nous avons campé près de Yuma, en Arizona, pendant deux jours avant de monter dans les camions pour un voyage de nuit. Là, nous nous sommes rendus à Desert Center, puis à l'Est vers Parker, en Arizona. Le camp Granite était une zone de broussailles de sauge dans le désert à mi-chemin entre Desert Center et Parker, Arizona. C'était la CAMA - California Arizona Maneuver Area[6].

Nous nous sommes entraînés aux manœuvres de combat jusqu'au 20 décembre environ et le 24 décembre (la veille de Noël 1943), nous avons embarqué dans un train de troupes à Needles, Californie, en direction de Fort Dix, au New Jersey. Nous avons débarqué à Ft. Dix après la tombée de la nuit et sous la neige, le 31 décembre 1943 (veille du Nouvel An). En mars 1944, toute la division a déménagé à Camp Kilmer, dans le New Jersey, une "zone de transit", où nous étions confinés sur la base en vue du départ outre-mer.

Je faisais partie du détachement précurseur qui devait monter à bord du navire après seulement trois jours à Camp Kilmer pour y organiser l'espace en vue de la venue à bord de ma Compagnie G (environ 175 hommes). Nous étions sur un navire de transport de troupes britannique, le Dominion Monarck (un paquebot de croisière prévu pour le transport de 700 passagers et converti en transport de troupes) et nous avons pris la mer à partir du port de New-York avec plus de 3 500 hommes à bord, notre 357ème Régiment plus des troupes extérieures à la 90ème Division d'Infanterie.

Nous avons navigué en convoi, pour nous protéger des sous-marins allemands, ce qui signifie que notre vitesse étaitréglée sur celle du navire le plus lent. Nous avons été en mer pendant 14 jours et nous avons accosté à Liverpool, en Angleterre, vers le 30 mars 1944. De Liverpool, nous avons été transportés par camions vers un camp de tentes sur un pâturage, dans la région de Kidderminster, à une quinzaine de kilomètres de Birmingham.

Vers le 25 mai, nous avons été transférés dans un camp situé sur le terrain de l'hippodrôme de Chepstow, au Pays de Galles, où on nous a dit que notre division participerait à l'invasion de l'Europe occidentale, une opération connue sous le nom "Overlord". Ici, nous avons reçu des cartes et des informations sur l'état des plages, y compris les obstacles et les défenses allemandes. On nous a dit que tous les avions amis seraient marqués de bandes noires et blanches sur les ailes et le fuselage.

Notre régiment a embarqué sur un liberty ship américain, l'U.S.S Explorer qui vers le 2 juin[7] 1944 a quitté Cardiff pour rejoindre la Manche en attendant le début du débarquement en Normandie. C'était un navire américain avec un équipage de la marine américaine. Nous avons eu une excellente nourriture, notamment des œufs frais (sortis de la chambre froide) cuits à la commande. On a même mangé des steaks de poulet le matin du 8 juin, juste avant

[6] Zone de manœuvre Californie/Arizona

[7] Les rapports mensuels d'opérations de la 90ème précisent pour le mois de juin : Le 4 juin le reste de la division, moins quelques éléments résiduels, a embarqué comme suit : la moitié de l'état major de la division et le CR 8 - moins le 3ème Bataillon sur l'Excelsior à Newport, le CT7 (moins le 3ème Bataillon) sur l'Explorer à Cardiff. L'autre moitié de l'état major de la division ainsi que les 3èmes Bataillons des 357ème et 358ème Régiments et les troupes de la division sur le Bienville à Cardiff. Le groupe A, toujours au mouillage, a eu un briefing.

que nous ne descendions du bateau, c'est dire ! C'était une bonne surprise par rapport aux oeufs brouillés (en poudre) que nous avions mangé depuis notre départ des Etats-Unis. La nourriture était excellente dans l'ensemble et je mangeais régulièrement pour essayer d'éviter d'avoir le mal de mer.

Au petit matin du 6 juin, nous avons entendu la déclaration du général Eisenhower annonçant que les troupes alliées avaient débarqué en France et que l'opération "Overlord", l'invasion de l'Europe, était lancée. Les deux jours suivants, nous sommes restés en état d'alerte spéciale, nous avons répété les exercices de descente du navire dans les péniches de débarquement et ceux d'abandon du navire. Nous avons appris le 7 juin que le navire[8] transportant le 359ème régiment avait été coulé par une mine ou une torpille et on nous a aussi fait savoir que si notre navire était touché, il coulerait en 15 minutes. C'étaient tous des Liberty ships construits en 90 jours.

Nous avons reçu de nombreuses alertes " préparez-vous à partir ", mais vers midi le 8 juin, les péniches de débarquement ont commencé à s'approcher sur le côté et les hauts parleurs ont annoncé "Ceci n'est pas un exercice". Quand le moment est venu pour notre Compagnie G de quitter le navire pour embarquer sur une péniche, le LCT (Landing Craft Tank) est arrivé avec l'une des Jeeps de la compagnie et sa remorque déjà à bord. La mer était très agitée et le LCT ratissait le flanc du navire de haut en bas. Nous devions descendre le long des filets d'embarquement (de grands filets de corde suspendus sur le côté du navire) dans le LCT, et nous étions prévenus du moment où il fallait sauter pour ne pas nous faire coincer entre le LCT et la coque du navire. On a tous embarqué sans problème et on a pris la direction de la plage d'Utah-Beach.

Je commandais le 3ème Peloton de la Compagnie G, 357ème Régiment, 90ème Division d'infanterie, 7ème Corps, 1ère Armée. Notre division sera ensuite affectée au 15ème Corps, 1ère Armée. Puis fin juillet, nous rejoindronz le 20ème Corps, 3ème Armée, sous les ordres du général Patton, sous lesquels nous resterons pour le reste de la guerre en Europe.

La mer était très agitée, et notre LCT s'est échoué sur un banc de sable à environ 100 mètres du rivage. On a jeté une ancre arrière avec une ligne de treuil à une soixantaine de mètres avant notre arrêt. Le but était de treuiller le bateau pour qu'il ne s'échoue pas. Quand ils ont jeté l'ancre, nous sommes partis aussi vite que possible en allant à droite ou à gauche, loin du centre, car nous savions que la jeep, avec sa remorque chargée, allait débouler derrière nous à pleine puissance. La Jeep était imperméabilisée pour pouvoir rouler sous l'eau avec des « snorkels[9]» branchés sur le moteur, le filtre à air et le réservoir d'essence. Avec le moteur tournant à plein régime en petite vitesse et les quatre roues motrices enclenchées, le but était de garder l'eau expulsée de l'échappement jusqu'à ce qu'on atteigne la plage au sec. Je me souviens d'avoir vu la jeep et le conducteur disparaître sous l'eau, à l'exception des snorkels puis réapparaître lorsqu'il est arrivé dans une eau moins profonde. Nick Dolan était le conducteur de la jeep...

Nous sommes arrivés sur la plage et nous avons continué à avancer vers l'intérieur des terres aussi vite que possible pour rassembler nos unités et pouvoir faire l'appel. Ma section était au

[8] Le Susan B Anthony a rejoint le chenal de Bristol le 3 juin où il est resté au mouillage. Le batiment à coulé le 7 juin et il y a toujours une bouée de la Marine nationale pour marquer l'emplacement de l'épave.

[9] Les snorkels (tubas en français) sont un système d'allimentation en air et d'évacuation des gaz d'échappement qui permet au moteur de fonctionner même immergé.

complet et dans l'ensemble, notre compagnie, notre bataillon et notre régiment s'en étaient plutôt bien sortis. Nous avons pris une position défensive pour la nuit avec l'ordre de partir tôt le lendemain matin pour attaquer les forces allemandes retranchées derrière ce que nous allions bientôt appeler les "terribles haies".

Lorsque nous avons débarqué sur Utah-Beach, les officiers à la tête de notre Compagnie G (2ème Bataillon, 357ème Régiment[10]) étaient les suivants : Commandant : capitaine Bill Domries, Commandant en second : lieutenant Elmer (Rip) Regn ; les chefs de section (tous des sous lieutenants) : 1ère Section : Bob Reeves ; 2ème Section : H. A. Brotherton ; 3ème Section : Claude Lovett ; Section Armement : Joe Healy[11]. Notre régiment était commandé par le colonel Ginder, le bataillon par le lieutenant-colonel Lester et son adjoint était le commandant (major) Jastre. Lester était un gros bavard, impoli et grossier. (Si vous avez des questions, lisez ce que les autres ont dit de lui dans l'ouvrage de John Colby : « War From Ground Up »).

Nous avons participé à notre premier combat sérieux le 9 juin[12]. On s'est vraiment fait secouer et quand il nous a fallu une autorisation pour pouvoir rapprocher nos tirs de mortier devant nous, le Lt Max Kocour, observateur avancé pour les mortiers de 81 mm, est parti à la recherche de Lester et l'a trouvé recroquevillé dans un trou, pleurant à chaudes larmes.

Le capitaine Chuck Nadeau, commandant la Compagnie F, a été gravement blessé et la dernière fois que je l'ai vu, c'était à l'hôpital McCloskey en juin 1945. Il a dit que lorsqu'il était arrivé au poste de secours du bataillon, en Normandie, le colonel Lester était recroquevillé dans un coin en train de gémir. Nadeau, un avocat de Houston, m'a dit que son seul regret pendant cette guerre était ne pas avoir tiré sur Lester dans le poste de secours. C'est le seul cas de vraie de lâcheté que je connaisse, et nous avons eu beaucoup de moments où il semblait que la seule solution était de faire demi tour et de courir. H.A. Brotherton et d'autres hommes m'ont aidé personnellement à traverser plusieurs de ces moments difficiles.

Le major Jastre a pris le commandement du bataillon et s'est révélé un grand leader. Il a été tué le 10 juin, et c'est notre capitaine Domries qui a pris le commandement. Rip Regn a pris le commandement de notre Compagnie G et je suis devenu son adjoint. Joe Healy a été blessé lors de notre première bataille. Bob Reeves[13] a été tué le jour suivant, ce qui laissait les sergents aux commandes des première et troisième sections ainsi que de la section d'armement.

Le sergent Leslie Ross[14], mon sergent de la troisième section, a été blessé lors de notre premier combat. Il était dans le premier avion de blessés venus de Normandie à arriver au McCloskey

---

[10] La 90ème Division a dépendu chronologiquement de différents Corps : le VIIème Corps de Joe Collins jusqu'au 18 juin, le VIIIème Corps de Middleton du 18 juin au 1er août, le XVème Corps de la 3ème Armée de Patton du 1er au 17 août, le Vème Corps (temp) de la 1ère Armée du 17 au 25 août, le XXème Corps de la 3ème Armée du du 25 août au 5 janvier 1945, le VIIIème Corps de la 3ème Armée du 5 janvier au 10 mars 1945, le XIIème Corps de la 3ème Armée du du 10 mars 1945 à la fin de la guerre.

[11] Il y a un Lt Healy, légèrement blessé au combat le 11 juin (Morning Report).

[12] Le 9 juin a été utilisé pour quelques reconnaissances et patrouilles. Les 357ème et 358ème n'ont connu leur baptême du feu que le 10 juin – Le 357ème à La Fière-Cauquigny et le 358ème de Chef du Pont vers Picauville. D'après les « Morning Reports », il semble que la Compagnie G n'ait été engagée qu'à partir du 11 juin.

[13] Le Slt Robert Tilghman Reeves - O1318932 a été tué le 12 juin 1944. Il est enterré au cimetière américain de Colleville sur Mer : Plot H Row 15 Tombe 21

[14] Le sergent-chef Leslie Ross 37107754 a été sérieusement blessé le 11 juin (Morning Report).

General Hospital à Temple au Texas, la ville natale de ma femme Helen. La presse locale était là pour des interviews, et le sergent Ross leur a dit "Mon lieutenant est de Temple". Helen a reçu un appel tôt le lendemain matin d'un ami proche lui disant "Le nom de Claude est dans le journal". Cet après-midi-là, Helen et sa mère sont allées à McCloskey pour rendre visite au sergent Ross. C'est là qu'elles ont appris que j'étais en Normandie.



2nd Lt Robert Tilghman Reeves -12 juin 1944

Quelques jours plus tard, nous avons reçu du personnel de rempl acement (soldats et officiers). Sur les deux officiers, l'un était excellent, mais l'autre n'était pas à la hauteur et nous l'avons renvoyé au régiment. Le 12 juin[15] (le jour de mes 23 ans), notre compagnie a attaqué à travers Sainte-Mère-Eglise, la ville rendue célèbre dans le film "Le jour le plus long", avec le parachutiste suspendu[16] à son parachute jusqu'à ce que les Allemands ne le remarquent et ne lui tirent dessus. Il y a encore aujourd'hui sur le clocher un mannequin suspendu sous son parachute Je pense que Red Buttons a joué ce rôle dans le film, "D Day".

Quand on a essayé de se frayer un chemin au travers des haies, c'était si difficile que notre attaque s'est quasiment transformée en une situation presque hors de contrôle. Les tirs de l'artillerie allemande, avec ses 88mm, ses mortiers et ses mitrailleuses étaient tout simplement dévastateurs. Avec nos hommes qui couraient dans tous les sens, les blessés qui appelaient à l'aide (« Medic, medic ! » - Il y avait un infirmier dans chaque compagnie de fusiliers) j'étais désespéré. Dans la mêlée, j'ai rencontré le lieutenant H. A. Brotherton et nous avons convenu que nous avions deux options : soit nous devions fuir, soit nous devions rester et essayer de reprendre le contrôle du combat. Nous avons décidé de nous battre. On a rassemblé autant de gars que possible, on les a mis en position de défense pour être prêts à

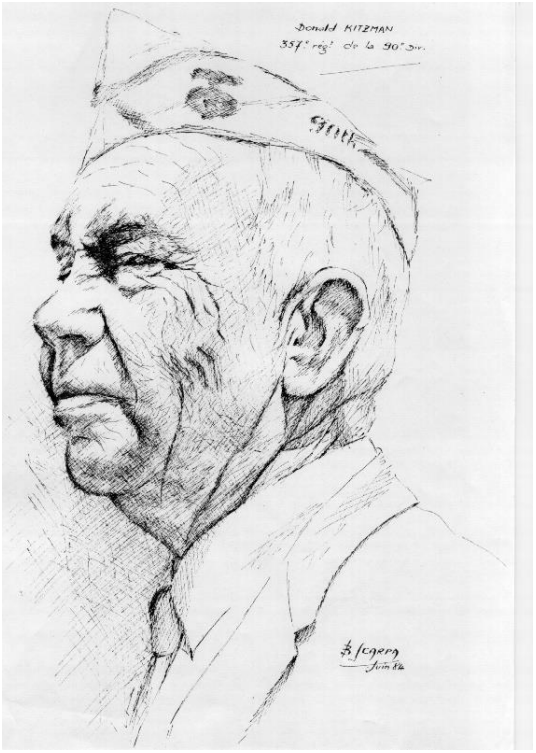
[15] Le 12 juin, le 357ème se bat durement à Amfreville avec pour objectif la prise de Gourbesville. Cet endroit est à 5 kilomètres (environ 3 miles) à l'ouest du bourg de Ste Mère Eglise qui a été pris le 6 juin.

[16] Je doute sérieusement de l'histoire du parachutiste John Steele accroché dans le clocher de Ste Mere. Une belle histoire pour le cinéma et les magasins de souvenirs ! (C'est mon point de vue personnel ! HL)

tirer sur les Allemands. Les obus tombaient surtout derrière nous maintenant et avec l'attaque allemande bloquée, nous avons réussi à tenir jusqu'à la nuit. J'ai parlé à Rip et j'ai accepté de faire reculer notre groupe pour rejoindre ce qui restait de la Cie G, en emmenant les blessés avec nous.

Rip Regn a recommandé H.A. et moi pour l'attibution de Silver Stars, qui ont été approuvées et qui nous ont été remises en août. Pendant la bataille de ce jour-là, j'ai trouvé le PFC Donald Kitzman[17] dans un état de choc. J'ai vu qu'il était aveugle, probablement le visage brûlé par le phosphore blanc. Je l'ai mis dans un trou individuel et je lui ai dit d'y rester jusqu'à ce que quelqu'un vienne le chercher. Nous étions de retour avec la compagnie et je venais de me coucher quand je me suis brusquement souvenu de lui. C'était un sentiment terrible. J'ai demandé à un homme, Rudy Legerski, je crois, de m'accompagner sur place en courant en espérant retrouver le trou où je l'avais laissé. Nous l'avons trouvé, et heureusement il pouvait marcher encore assez bien pour que l'on puisse l'emmener au poste de secours du bataillon[18].

Donald est resté totalement aveugle pour le restant de ses jours, mais son histoire s'est terminée aussi bien que possible. Son visage était marqué par les brûlures, mais il a bien cicatrisé. Le braille lui a été enseigné par une dame qui était presque aveugle mais qui y voyait suffisamment pour pouvoir se déplacer. Donald et elle se sont mariés et ont vécu une vie apparemment heureuse et utile. Ils ont beaucoup voyagé et pendant de nombreuses années, ils ont assisté aux réunions annuelles de la 90ème Division.



Pfc Donald Kitzman

[17] Gravement blessé le 12 juin, Don Kitzman SN 37118482 était un de mes amis proches depuis 1971 (HL). Son épouse et lui sont revenus plusieurs fois à Périers. C'est lui qui dévoilera le monument de la 90ème à Utah-Beach en 1971 et ce sont eux qui à Heidelberg en 1972, ouvriront le bal lors de la rencontre avec les vétérans allemands du 6ème Régiment Parachutiste, les ennemmis d'hier.

[18] Le chirurgien m'a dit qu'il avait une compression des nerfs optiques à l'endroit où ils se croisent au-dessus du nez.

Je me souviens que lorsqu'un photographe professionnel a pris des photos de l'ensemble du groupe, soit environ 500 personnes, lors de notre réunion à Kansas City, Donald a dit à sa femme : "N'oublie pas d'acheter des exemplaires des photos !". Il y a toujours du bon dans le mauvais et même s'ils sont tous les deux décédés aujourd'hui, ils restent un exemple de comment faire face dans les mauvais moments.

H. A. Brotherton était spécial ; son nom complet était Holman Atlee mais il n'utilisait seulement que ses initiales. Nous l'appelions simplement "H", surtout à la radio, ce qui permettait d'être plus bref. H. A. et le Lt. Thomas Leatherwood étaient les deux témoins et les seuls présents lorsque Helen et moi nous sommes mariés dans le presbytère de l'église méthodiste de Fairmont à Abilene le 21 août 1943. L'oncle de H.A, le révérend Robert L. Butler, a officié lors de la cérémonie. Malheureusement, Thomas Leatherwood a été tué pendant les premiers jours en Normandie[19].

H. A. et moi nous sommes appuyés l'un sur l'autre pendant les cinq mois suivants, jusqu'à ce que je sois blessé le 12 novembre 1944. Nous avons appris plus tard que Joan, la femme de H. A., avait donné naissance à leur premier enfant, Jimmie, ce jour-là. Jimmie est aujourd'hui le capitaine de vaisseau James Brotherton, qui a pris sa retraite de la marine en 1994. H. A. ne mangeait pas beaucoup et il avait généralement une ration K en rab, alors tard un soir, il m'a donné une ration "dîner". Les dîners contenaient une barre de chocolat, bonne, mais dure comme du béton. Lorsque j'ai déballé la barre, elle était émiettée, ce qui la rendait plus facile à manger, mais j'ai mordu dans ce qui ressemblait à une vraie pierre. Il faisait nuit noire, alors j'ai mis le morceau dans ma poche et le lendemain, j'ai vu que c'était un éclat d'obus, un morceau de ferraille. Plus tard, j'ai retrouvé H. A., j'ai vérifié sa poche de poitrine gauche, à l'emplacement de la ration K, et il y avait un petit trou dans la couche de tissu extérieure. Nous avons plaisanté en nous demandant si nous devions tous les deux recevoir la « Purple Heart[20] », lui pour avoir failli être blessé et moi pour avoir failli me casser une dent. Si nous avions suivi les règles de John Kerrey alors il n'y aurait eu aucun doute. H. A. a fait la guerre, est resté dans l'armée et a pris sa retraite en tant que lieutenant-colonel dans la CID (Criminal Investigation Division). Il est mort trop jeune en 1975.

En Normandie la colline 122 (Hill 122), d'une hauteur de 122 pieds[21], était un point élevé permettant aux Allemands de diriger leurs tirs d'artillerie et de mortier et en plus de surveiller tous les mouvements de troupes, une position qui les a rendus très efficaces. La prise de cette colline était donc un objectif primordial. Le 359ème, avec l'appui des chars du 712ème Bataillon de chars, a pris une terrible raclée pendant deux jours en essayant de prendre la colline[22].

Nous avons été retirés de notre position de combat sur leur gauche et on nous a ordonné d'attaquer à travers leurs éléments et de terminer la prise de la colline avec la promesse que

[19] Le 6 juin 1944

[20] La médaille des blessés

[21] Hill 122 est à 122 mètres au-dessus du niveau de la mer. Pas 122 pieds !

[22] Les 358ème et 359ème ont combattu pour prendre la colline 122 – Le 357ème s'est battu pour s'emparer du village du Plessis (Beaucoudray). Le 2ème Bataillon en réserve a été envoyé sur le flanc gauche (Est) de la cote 122 le 12 juillet, le dernier jour de la bataille et le jour où Claude Lovett a retrouvé Jim Flowers qui avait perdu sa première jambe le 10 juillet vers 19h00 et sa deuxième jambe le lendemain le 11 juillet suite à un barrage d'artillerie américain.

d'autres unités protégeraient nos flancs droit et gauche. Quand on a découvert que les unités sur nos flancs étaient si mal en point qu'elles n'avaient ni la capacité ni même l'intention de se battre, je suis retourné en arrière dans l'espoir d'obtenir de l'aide, mais j'ai découvert que nous devions faire avec ce que nous avions. Je me souviens très bien des mots du colonel Barth, notre commandant du 357ème Régiment : « Lieutenant, la réputation de ce régiment et de toute la 90ème Division dépend de votre succès aujourd'hui ! ». J'ai appelé Rip et je lui ai dit que nous devions faire avec ce que nous avions. On a avancé comme on a pu à travers les haies.

Dans une zone, on a trouvé 3 de nos chars qui avaient été détruits et qui étaient encore fumants. En regardant les corps éparpillés, l'un d'eux a bougé un peu et j'ai dit : « Je crois que celui-là est encore en vie. » Il a répondu, « Bien sur que je le suis et j'ai besoin d'un peu d'eau ! ». Son visage était noir, brûlé ainsi que ses mains et il semblait avoir les deux jambes coupées. J'ai appelé les médecins, je lui ai laissé ma gourde d'eau et j'ai demandé à un homme de rester avec lui jusqu'à ce que les médecins arrivent, puis nous avons continué la guerre en pensant que cet homme n'allait pas s'en sortir. Le blessé, c'était le lieutenant James Flowers, commandant le 1er Peloton de la Compagnie C du 712ème Bataillon de chars dont l'histoire a été mentionnée dans plusieurs livres. Un héros décoré de la « Distinguished Service Cross » et honoré par la création de l'armurerie James Flowers à Arlington, Texas. Lors de la réunion de l'association de la 90ème Division à San Antonio, en 2001, Jim et moi avons été interviewés par Aaron Elson, auteur de plusieurs livres sur la guerre, notamment « Tanks For The Memories » et « They Were All Young Kids ». J'ai été mentionné dans les livres et dans la presse parce que Jim a dit que je lui avais sauvé la vie. En réalité, c'est notre chirurgien de bataillon qui a gardé Jim en vie. Vous pouvez lire le rapport du médecin dans son livre, « Battalion Surgeon » du Docteur William M. McConahey. Jim Flowers est décédé à son domicile à Dallas en 2001 à l'âge de 87 ans.

La Normandie et les bocages s'éloignaient doucement derrière nous. Nous avions été sur la côte Ouest pour empêcher les Allemands d'entrer ou de sortir de la presqu'île du Cotentin et maintenant nous étions prêts pour une chevauchée dans un pays plus ouvert.

Le 24 juillet, nous étions en position, en direction du sud-sud-ouest. On nous a demandé de reculer de 1 000 mètres pendant la nuit pour obtenir une zone de sécutrité supplémentaire en prévision des bombardements de l'opération Cobra[23].

Un raid de bombardement massif, destiné à nettoyer une zone d'un mile de large et de dix miles de long devant nous, devait commencer de bonne heure le 25 juillet. La 3ème Armée du général Patton venait d'être activée et nous faisions maintenant partie du vingtième corps commandé par le général Walton Walker. Tôt le matin du 25 juillet, les bombardiers sont arrivés par centaines, alignés aussi loin que nous pouvions les voir en regardant vers l'arrière dans le ciel. C'est ce qu'on a appelé « le raid de Saint-Lo[24] ». La 29ème Division se trouvait à l'Est, sur notre flanc gauche et dans cette zone, les premières bombes sont tombées 5000

[23] 24 juillet, le 357ème est à Nay prêt à se déplacer vers Sainteny et Raids pour aider la 83ème Division à avancer vers Saint-Sébastien-de-Raids et Saint-Martin-d'Aubigny. La 90ème n'était pas du tout concernée par le dégagement d'un mile en arrière vers le nord pour éviter les pertes éventuelles des tapis de bombes des 24 et 25 juillet. Le flanc Est de la division était alors à 9 miles (14 km) bien loin de l'objectif du bombardement.

[24] La ville de saint-Lô a été détruite par le bombardement du 6 juin. La mission aérienne du 25 juillet avait pour nom « Tapis de bombes Périers-Saint Lô » en préparation de l'attaque au sol, l'opération Cobra.

mètres trop court, ce qui a eu pour conséquence de nombreuses pertes parmi les troupes US au sol. Le commandant de la 29ème Division, le Général McNair[25] est l'un de ceux qui ont été tués.

Le raid a duré environ cinq heures et a entraîné une dévastation totale de la zone bombardée. Une unité de soutien (Quartermaster) est venue avec des camions de 2 ½ tonnes, à 6 roues motrices (surnommés « deuce and a halves » dans le jargon des GI) et nous y avons embarqué pour notre premier transport depuis notre départ d'Angleterre[26].

Notre division, maintenant sous le commandement du Général Patton, était divisée en deux Task Forces : - la Task Force Barth, qui intégrait le 357ème Régiment et un peloton de chars du 712ème , l'ensemble commandé par le colonel Barth, notre commandant du régiment ; et la Task Force Weaver, constituée du reste de la 90ème et commandée par le général Weaver, le commandant adjoint de la 90ème Division. Nous nous sommes dirigés vers Avranches, quelque part au Sud-Ouest. Nos ordres étaient d'éviter un combat si possible, en contournant les Allemands, et de simplement continuer à avancer. Nous devions aller vers le sud jusqu'aux environs d'Avranches, puis tourner vers l'Est en direction du Mans, puis ensuite vers le Nord jusqu'aux environs de Sées, en espérant prendre contact avec les Britanniques, qui venaient du Nord, et pouvoir ensuite ensemble prendre au piège la 7ème Armée allemande.

Au fur et à mesure que nous avancions sur la route, nous avions avec nous un tank équipé à l'avant d'un « râteau de nettoyage de haies » permettant de pousser en dehors du chemin tous les véhicules allemands détruits, les chars, les canons, les wagons et les chevaux morts. Les Allemands utilisaient beaucoup de matériel tiré par des chevaux. Après le deuxième jour et quelques petites escarmouches, nous avons décidé de placer un véhicule d'éclaireur devant notre force principale. J'ai hérité de la mission et j'ai mis en position une de nos Jeeps de la Compagnie G avec Nick Dolan comme conducteur. La Jeep était équipée d'une mitrailleuse de calibre 50[27] au centre et d'une autre de calibre 30[28] montée sur la droite devant le passager avant.

Les trois volontaires étaient Nick, le chauffeur, Jake Parton notre sergent de la compagnie (qui adorait la mitrailleuse lourde de calibre 50) et Jose Ortivez, qui était à l'arrière avec son BAR (Browning Automatic Rifle). Je suis monté à l'avant et nous avons patrouillé en tête de convoi à la recherche de tout contact allemand. L'objectif était de déterminer leur force. S'ils étaient faibles, nous organisions un combat rapide, mais s'il fallait un grand combat, nous demandions à notre colonne principale de les contourner sans combattre et de laisser les Allemands aux troupes à l'arrière pour qu'elles les nettoient. C'était la tactique de la 3ème Armée sous le commandement du général Patton. Il y avait une énorme force allemande

[25] Le lieutenant-général Lesley McNair (25 mai 1883 - 25 juillet 1944) était présent en tant qu'observateur. Il n'a jamais commandé la 29ème Division qui a débarqué et combattu sur la plage d'Omaha et a été impliquée dans les combats à l'Est de Saint-Lo.

[26] Ce mouvement a eu lieu dans les tout premiers jours du mois d'août pour se déplacer du Sud de Périers (où le régiment était en réserve) jusque dans la région de Saint-Hilaire du Harcouet (au sud d'Avranches).

[27] 12,7 mm

[28] 7,62 mm

piégée dans la péninsule de Brest[29], qu'une petite force américaine a maintenue jusqu'à ce qu'elle soit paisiblement capturée après le jour de la victoire en mai 45.

Pendant ces jours, nous avons appris à surveiller "Bed check Charlie[30]". Nous avions donné ce surnom au petit avion d'observation allemand qui nous survolait chaque soir pendant environ une heure après la tombée de la nuit. Les ordres étaient de rester cachés, mais de ne pas essayer de l'abattre, ce qui dévoilerait notre position. Au fur et à mesure de notre avance, il était devenu évident que les Allemands étaient très désorganisés. Nous avons abandonné les camions, nous avons eu quelques petites bagarres et nous nous sommes dirigés vers Le Mans avec seulement un char sur la route avec nous. Je marchais dans le fossé rectiligne à droite et à environ 5 mètres devant le char. En arrivant dans une montée, il (le char) a vu un char allemand à 300 mètres de la route. BLAM ! BLAM ! Son canon de 75 mm a tiré en succession rapide. Le souffle du canon m'a assommé et il a fallu un certain temps avant que je puisse entendre à nouveau.

Sans que nous le sachions, la 79ème Division se dirigeait elle aussi vers Le Mans sur une route à environ 400 mètres sur notre droite. Quand notre char a tiré, la 79ème a cru que c'était des Allemands et ils ont commencé à nous tirer dessus avec leurs mitrailleuses. On a riposté mais on a réalisé rapidement qu'il devait s'agir de troupes amies car nos mitrailleuses tiraient beaucoup plus lentement que celles des Allemands. Les leurs faisaient un bruit de « Burrp » et les nôtres faisaient « bang, bang, bang », une nette différence. En Angleterre, on nous avait appris que la fumée jaune signifiait des troupes amies. Par chance, j'ai trouvé un de nos gars qui avait une grenade fumigène jaune. J'ai rampé et j'ai jeté la grenade aussi loin que possible. Quand la fumée est apparue, en fait les gars d'en faces ont tiré encore plus vite. Rip était à la radio et finalement, grâce au QG du 20ème Corps, on a pu contacter la 79ème . J'y suis allé pour engueuler quelqu'un. J'ai trouvé le commandant du bataillon, le lieutenant-colonel Olin E. Teague. Nous ne nous sommes pas très bien entendus... Il a menacé de me faire passer en cour martiale et j'ai menacé de le tuer.

La rencontre suivante avec le lieutenant-colonel Teague a eu lieu à l'hôpital McCloskey en juin 1945. Il était de la classe A&M de 1932. Il s'est présenté et a été élu au Congrès alors que nous étions tous deux patients au Brooke General Hospital en 1946. Sa blessure lui avait coupé le pied mais ils l'ont recousu, le laissant avec des béquilles et avec une chaussure de 10 cm d'épaisseur. Quand il a eu 70 ans, il a accepté l'amputation et il m'a dit qu'il aurait souhaité l'avoir faite en 1945. Il a servi de nombreuses années au Congrès et est mort à l'âge de 88 ans. Pour autant que je sache, il n'y a jamais eu de suites sur cet incident de "tir ami". Cela faisait simplement partie de la guerre.

Nous avons ensuite commencé à nous diriger vers Le Mans, répartis des deux côtés de la route. Quand il a fait nuit noire, nous avons mis tout le monde sur la route et avons marché silencieusement dans la ville en descendant la rue principale. Après avoir posté des gardes, le reste de la compagnie s'est allongé sur les trottoirs des deux côtés de la rue et a dormi jusqu'au lever du jour. Lorsque nous nous sommes réveillés, quelques soldats allemands ont commencé à sortir tranquillement des bâtiments. Certains de nos soldats prenaient un fusil et

[29] Il y avait trois poches identiques : Brest, Lorient et St Nazaire mais la Bretagne était dans le secteur de la 1ère Armée et Brest a cependant été prise le 19 septembre 1944 par le VIIIème Corps du Général Troy Middleton !

[30] Qu'on pourrait traduire par « Charlie vérifie ton lit »

les Allemands levaient les mains d'un air étonné. Nous avons appris plus tard qu'ils pensaient que nous étions des parachutistes qui avaient sauté pendant la nuit.

Les Français ont organisé une grande fête improvisée pour leur libération. Certaines femmes, qui avaient fraternisé avec les Allemands, se sont fait raser la tête et on les a forcées à défiler dans les rues. Quand nos autres troupes sont arrivées, nous avons rassemblé la Compagnie G et nous avons marché jusqu'à environ 8 kilomètres au nord, où nous avons pris une position de semi-repos. C'était notre première pause depuis le 25 juillet et nous étions alors le 8 ou le 9 août. Le Mans c'est l'endroit où nous avons tourné vers le Nord en direction de Sées. C'est là que nous espérions fermer la poche de Falaise en y piégeant la 7ème Armée allemande.

On nous a dit qu'une partie seulement de la compagnie pouvait aller au Mans et qu'il fallait qu'un officier reste avec la compagnie. Rip, H. A. et moi avons pris une Jeep et un chauffeur pour aller en ville en laissant le boulot sur place à un de nos nouveaux officiers. Nous avons mangé des plats français et bu du champagne mais au bout d'une heure, un type est arrivé en courant pour nous dire de retourner dans notre zone, ce que naturellement nous avons fait. Nous avons alors appris que toute la force opérationnelle devait partir à 4 h 30 du matin. Nous avons marché 40 kilomètres avant de prendre part à un mauvais combat qui a duré jusqu'au jour suivant. Nous avons fait quelques prisonniers que nous avons renvoyés. Puis nous nous sommes déplacés vers Sées en s'attendant à chaque instant à rencontrer les Britanniques qui étaient censés arriver par le Nord.

Le 14 août, nous avons décidé de réactiver la patrouille de reconnaissance en Jeep, donc Nick, Jake, Jose et moi avons commencé à repatrouiller deux ou trois kilomètres en amont de la compagnie qui se déplaçait à pied. Nous nous déplacions tranquillement le long d'une route un peu encaissée quand Jake a ouvert le feu avec la 12,7. Parce qu'il était assis plus haut que nous, il a été le premier à voir une troupe d'Allemands à bicyclettes à environ 300 mètres devant nous. Les soldats, qui le pouvaient, ont abandonné leurs bicyclettes, couru dans la zone broussailleuse à droite de la route où ils ont ouvert le feu. Nick a accéléré, fonçant sur la route et a quasiment fait sauter la Jeep à travers les broussailles et dans le champ. Tous sauf Jake, on a sauté, et on s'est mis à l'abri pour pouvoir riposter. Jose avec son BAR, Nick avec son fusil, et moi avec mon pistolet de calibre 45. J'aurais du plutôt rester dans la Jeep pour tirer avec la mitrailleuse légère. Nous ne pouvions pas voir les Allemands, mais Jake les maintenait à terre avec la mitrailleuse lourde, la 12,7. Après huit ou dix minutes, les Allemands ont commencé à crier "KAMERAD". Tous les tirs ont cessé et Jake m'a dit, à voix basse : « On ferait mieux de les faire prisonniers rapidement car ce truc est bloqué. » Le canon avait trop chauffé et la mitrailleuse s'était "verrouillée", un terme qui signifie qu'une cartouche avait fondu et était restée coincée dans la chambre. Nous avons rassemblé les Allemands ensemble. On les a fait remonter sur leurs vélos et avec notre Jeep qui ouvrait la route et Jake qui pointait la 12,7 bloquée sur eux, on les a ramenés à la compagnie.

Un correspondant de guerre de la United Press, le seul que j'ai vu pendant mes 5 mois de combat, était là avec notre Compagnie G quand nous sommes arrivés avec les Allemands en remorque. Les publications n'ont cité que trois noms, Jake Parton, Nick Doland et moi.Le sergent Jose Ortivez[31] avait été tué et United Press a dit qu'ils ne pouvaient pas utiliser son

[31] Staff Sergeant Jose J. Ortivez - Matricule 38104321 – 357ème Régiment d'infanterie, 90ème Division d'infanterie - Décès le 14 août 1944 - Enterré à : Parcelle N Rangée 4 Tombe 24 - Cimetière américain de Bretagne - St. James, France - Récompenses : Bronze Star, Purple heart

nom. Rip nous a recommandés et nous avons tous reçu des Bronze Stars, celle de Jose étant décernée à titre posthume.

C'était l'un de ces nombreux moments de tristesse, mais malgré cela nous avons continué à avancer vers le Nord, toujours à la recherche des Britanniques pour combler l'écart entre nous. Après trois ou quatre jours de marche, nous sommes arrivés dans la vallée de Chambois. Là, nous sommes passés en mode dit de repos défensif et après deux ou trois jours, nous avons reçu l'ordre de faire tout ce qui était nécessaire pour prendre contact avec les Britanniques[32].

Avec Nick et Jake (et une nouvelle mitrailleuse lourde), nous sommes partis à travers la vallée. En bas, c'était la dévastation totale. Des chars, des camions, de l'artillerie, des chariots… tous littéralement explosés et brûlés avec plusieurs corps de soldats allemands éparpillés parmi les chevaux morts. Deux chevaux étaient à peine vivants, l'un couché à terre en train de donner des coups de pied et l'autre debout avec les intestins qui pendaient. Jake s'occupait des chevaux dans la vie civile et il a eu la bonté d'abattre les deux, une balle pour chacun. J'ai vu de nombreuses photos documentaires des actions menées dans la poche de Falaise et je suis sûr qu'une en particulier est exactement ce que nous avons vu ce jour-là.

Ce jour là nous étions le 21 août, date de notre premier anniversaire pour Helen et moi. Lorsque nous étions encore à Chepstow et que nous avons appris que nous ferions partie des opérations du Jour J, j'ai pensé que je pourrais être occupé le 21 août. Donc, j'ai mis un mandat et un mot pour Helen dans une enveloppe adressée à un fleuriste de Temple au Texas en leur demandant de bien vouloir livrer les fleurs à Helen le 21 août. Ce jour-là, en remontant de l'autre côté de la vallée, je me suis dit que c'était une bonne chose que je sois encore en vie quand Helen a reçu les fleurs.

Dans les bois du côté nord de la vallée, nous avons finalement trouvé des Britanniques dans des bâtiments agricoles. Un soldat britannique m'a dit que les officiers étaient dans la maison. Je suis entré et je les ai trouvés en train de prendre le thé. Leur chef, je pense qu'il était commandant, m'a dit qu'ils n'avaient pas l'ordre de se déplacer plus au sud, ni l'intention de le faire. Je les ai remerciés de ne pas m'avoir aidé, et nous avons couru jusqu'à la compagnie en rapportant l'information que nous avions reçue : n'attendez aucune aide des Britanniques.

Nous avons ensuite reçu l'ordre de nous diriger vers Paris après avoir été relevés par la 80ème Division. Nous avons commencé à nous préparer au départ, mais le jour suivant, on nous a ordonné d'attendre parce que la 2ème Division Blindée française de Leclerc, qui avait été formée en Angleterre à partir de réfugiés français et qui avait débarqué au début du mois, allait prendre Paris. C'est apparemment leur première, unique et probablement dernière action menée pendant la guerre[33]… Le jour suivant, bérets rouges sur la tête, ils sont arrivés

[32] La poche de Falaise a été fermée le 19 aout 1944 par la jonction de la Compagnie G du 359ème (Capitaine Laughlin Waters) avec les forces polonaises rattachées à l'armée britannique (Major Zgorzelski du Tenth Polish Dragoons).

[33] Claude y va un peu fort avec les Français de la 2ème Division Blindée du général Leclerc. Ils ont combattu en Afrique (Tchad), en Sicile aux côtés de Patton, sur le flanc droit de la 90ème en août en Normandie et j'ai entendu dire que beaucoup de tankistes du 712ème n'étaient pas très enthousiastes à concéder que les Français avaient réussi à faire des choses bien meilleures que les américains avec les mêmes modèles de tanks. Ils ont combattu (par ordre d'Eisenhower) pour libérer Paris aux cotés des hommes de la 4ème Division d'Infanterie US et ils y ont défilé ensemble. Ces gars là n'étaient pas des réfugiés ! Ils se sont portés volontaires, se sont échappés et ont

debout dans les tourelles de leurs nouveaux chars Sherman américains pavoisés de drapeaux français. On a appris plus tard qu'ils sont arrivés à Paris, qu'ils ont abandonné les chars et qu'ils sont rentrés chez eux ou ils ont commencé à faire la fête[34]. Les quelques Allemands encore présents en avaient fini avec la guerre et cherchaient simplement quelqu'un à qui se rendre.

Nous avons reçu l'ordre de traverser la Seine au sud de Paris, puis de remonter vers le nord jusqu'à Reims. Nous sommes arrivés à Reims sans trop de problèmes, en marchant longtemps et sans camions pour nous transporter. Les Français avaient organisé une petite fête pour nous, nous avons vu la cathédrale, dont l'extérieur était protégé par des sacs de sable sur plus de 7 mètres de hauteur. Puis nous avons continué vers l'Est. Nous n'avons pas vu de dommages de guerre à Reims[35]. (Lors d'un voyage à Oberammergau en 1980, avec Milton et Dorothy Dare comme guides touristiques, nous avons fait un court arrêt à Reims. C'est la seule fois où je suis retourné sur les lieux de 1944).

Notre rencontre suivante avec une résistance importante a eu lieu à Briey. Nous avons eu un petit échange de tirs, puis nous sommes entrés dans une partie de la ville tard dans la soirée. Les choses se sont calmées à la tombée de la nuit. La ville était traversée par un ruisseau. Nous étions sur le côté élevé, surplombant l'autre rive d'une quinzaine de mètres. Nous avons décidé d'attendre la lumière du jour, pour décider de notre prochaine action et savoir si les Allemands nous laisseraient faire. On avait fait quelques prisonniers et ils nous ont dit qu'il y avait peut-être 200 soldats dans les bâtiments de l'autre côté du ruisseau. Dans l'obscurité, j'ai remarqué qu'un des prisonniers semblait pleurer. En regardant de plus près, j'ai vu qu'il ne devait pas avoir plus de 17 ans. Notre interprète a dit qu'il pensait que nous allions le tuer. C'est une des raisons pour lesquelles, dès que possible, nous ramenions les prisonniers de guerre en sécurité dans les zones arrières.

Tout a été calme pendant la nuit, et peu après le lever du jour, un drapeau blanc a été agité depuis un bâtiment situé juste de l'autre côté du pont. Nous avons agité les bras en retour et un soldat, un officier ainsi qu'un prisonnier de guerre américain, sont sortis en traversant lentement le pont jusqu'à l'endroit où nous attendions de les rencontrer. Ils ont dit que leur commandant de bataillon voulait négocier un accord de reddition. Nous avons accepté de nous rencontrer au milieu du pont, sans armes, et nous avons renvoyé l'officier avec le message, en gardant avec nous le soldat allemand et bien sûr le G.I.

Le capitaine Max Kocour, S3[36] du 2ème Bataillon, était avec notre Compagnie G et lorsque deux officiers allemands sont sortis, Max et Rip sont partis depuis notre côté pour aller les chercher. J'avais préparé nos fusils et nos mitrailleuses prêts à intervenir en cas de problème. L'un des officiers parlait anglais et il était contrarié par le fait qu'ils étaient tous les deux plus gradés que le Capitaine Kocour et qu'ils voulaient un traitement particulier. Rip leur a répondu qu'ils seraient traités comme des prisonniers de guerre, que les blessés seraient soignés et qu'ils seraient tous déplacés en dehors de la zone dangereuse conformément à la Convention de

risqué leur vie en quittant la France occupée, via l'Espagne ou via de minuscules bateaux vers l'Angleterre. Ils ont combattu jusqu'au 8 mai 1945 à Berchtesgaden. L'unité a eu 1787 tués et 3300 blessés !

[34] C'est vraiment ridicule et je suis assez surpris de lire cela de la part de Claude.

[35] Pas vraiment touchée en 1944, la ville de Reims avait été complètement détruite pendant la première guerre mondiale !

[36] Officier de renseignement

Genève. Ils ont accepté et ils sont bientôt arrivés en formation sur le pont, ils nous ont salué et ont accepté une reddition officielle. Nous avons mis des gardes avec eux et ils ont continué à marcher sur la route en direction de l'arrière. Le groupe comptait plus de 500 personnes.

Nous avons reçu l'ordre de vérifier un rapport selon lequel il y avait à Homecourt (les français disaient "amicour"[37]) à environ 18 km au Sud-Est de Briey, un énorme entrepot frigorifique rempli de viande de l'armée allemande. J'ai pris Nick avec sa Jeep et Henri, un jeune français qui était avec nous depuis Saint-Lo-d'Ourville[38] et nous nous sommes dirigés vers Homecourt. Quand nous sommes arrivés en ville, nous nous sommes arrêtés pour parler à un homme qui avait l'air important. Henri et lui ont parlé ensemble peut-être pendant cinq ou six minutes. Henri m'a dit que l'homme était le maire, et qu'il ne savait rien sur une éventuelle chambre froide. J'ai dit à Henri : « Dis-lui qu'il doit venir avec nous pour chercher l'entrepôt et que s'il a menti, il aura des ennuis ». Sur ce, il s'est soudainement souvenu de l'entrepôt et de son emplacement. C'était un grand bâtiment de deux étages et nous avons appris qu'il y avait plus de 700 tonnes à l'intérieur, principalement de la viande de bœuf. Nous avons appelé l'état-major et attendu environ deux heures l'arrivée des camions et du personnel de l'intendance (Quartermaster) puis nous sommes retournés à Briey. Nous espérions pouvoir au moins retirer un steak de l'affaire ce soir-là, mais pas de chance…

Lorsque nous sommes revenus à la compagnie, il était temps de partir plus loin vers l'Est, vers la région de Metz. Il y a eu beaucoup d'escarmouches en allant là bas mais vers le 25 septembre, nous étions près de Maizieres-les-Metz, une petite ville avec une aciérie à proximité. Sur ordre, nous avons pris une position semi-défensive/semi-repos. C'est à ce moment-là que l'on a appris que la 3ème Armée du général Patton était tombée en panne d'essence[39] ... Une des divisions, au sud de nous, avait déjà des troupes de l'autre côté de la Moselle à Metz et a reçu l'ordre de les ramener en position défensive. On pensait alors, et je le pense encore aujourd'hui, que l'attente était simplement destinée à permettre aux Britanniques de Montgomery de rattraper leur retard.

Les scories créées par l'aciérie, apparemment pendant de nombreuses années, avaient formé une énorme colline ovale d'environ 200 mètres de long, 75 mètres de large et 30 mètres de hauteur, le point le plus élevé du coin. Bien entendu, les Allemands l'utilisaient pour diriger leurs tirs d'artillerie et de mortier. Après plusieurs jours, la Compagnie F a attaqué le « tas de scories », comme nous l'avons appelé et c'est ainsi qu'il est désigné dans les récits de guerre. Ils ont commencé tôt le matin, avant le lever du jour, le 3 octobre et en fin d'après-midi, ils avaient occupé environ 75 % du tas et ils avaient subi de nombreuses pertes. Au moment du crépuscule, notre Compagnie G a reçu l'ordre de relever la Compagnie F. Nous sommes arrivés sur place juste avant la nuit qui est tombée très vite. Les gars de la F étaient en mauvais état et ils nous ont laissés à l'œuvre aussi vite que possible, emportant les blessés avec eux. On a réussi à repousser les derniers Allemands, mais avant que nous puissions nous organiser, l'artillerie et les mortiers ont fait leur apparition. Pendant plus de deux heures, ils n'ont pas cessé. Nous étions cloués au sol, impuissants. Ce fut et c'est encore aujourd'hui, la pire et la

[37] Amicour était plutôt la prononciation des Américains pour Homecourt, le nom en français !

[38] Saint-Lô-d'Ourville est situé près de Portbail - J'ai connu quatre ou cinq Français de Normandie qui ont fait partie de la 90ème - Ils ont été renvoyés par l'armée américaine lorsque la 90ème est arrivée en Allemagne.

[39] [39] La 90ème, ainsi que d'autres unités de la 3ème Armée est tombée en panne d'essence à Reims, ce qui explique pourquoi ils ont bivouaqué au centre-ville de Reims pendant plusieurs jours.

plus terrifiante expérience de toute de ma vie. Notre artillerie a calculé qu'à un moment donné il y avait plus de 100 canons tirant ensemble sur notre tas de scories.

Les scories sont comme de la roche fondue, et une fois refroidies, ce sont de gros morceaux de schiste. Les éclats d'obus de l'artillerie étaient mauvais, mais les morceaux de silex qui volaient, tranchants comme du verre, étaient terribles. Il n'y avait aucun moyen de creuser. On a demandé aux gars de rester planqués entre les rochers ou dans n'importe quel endroit aussi bas que possible. Je suis encore étonné que nos pertes n'aient pas été plus importantes. On a fait venir un médecin supplémentaire pendant la deuxième heure. Soudain, le bombardement s'est arrêté et nous savions que cela signifiait que la contre-attaque allait avoir lieu. Nous pouvions déjà entendre les Allemands crier et s'activer. Nous avons mis nos gars en position du mieux qu'on a pu. On avait avec nous une mitrailleuse lourde de la Compagnie H sous les ordres du sergent Morris. On a dit à nos hommes de garder leurs positions, de rester à terre et de tirer sur tout ce qui se tiendrait debout quand l'attaque commencerait.

Dans nos munitions prévues pour les mortiers de 60 mm, il y a un obus qui envoie une fusée qui éclaire le sol suspendue sous un parachute. J'ai appelé le peloton des armes pour voir s'ils en avaient. Dieu merci, ils en avaient et étaient prêts à tirer à mon ordre. Quand le premier ennemi est arrivé nos troupes ont ouvert le feu et environ 30 secondes plus tard, la première fusée éclairait la zone comme en plein jour. C'était brutal pour l'ennemi, et ceux qui le pouvaient sont redescendus. Ils nous ont attaqués deux fois de plus, mais comme il commençait à faire jour, ils ont finalement battu en retraite la dernière fois. Pendant les attaques, les mortiers de 60 mm ont continué à lancer des fusées éclairantes et les mortiers de 81 mm ont tiré des obus explosifs à la limite du début du tas sur les Allemands qui attaquaient.

Les spécialistes des mortiers de 81 mm nous ont dit que leurs tubes de mortier avaient été détruits cette nuit-là ; ils avaient eu trop chaud et ils s'étaient déformés. C'était la fin d'une nuit terrible, et la seule consolation c'était que nous tenions toujours la hauteur. Une autre compagnie a pris la relève et nous avons avancé dans environ la moitié de la ville. Nous en tenions la moitié à l'Ouest de la voie ferrée et les Allemands tenaient toujours le côté Est. Nous sommes restés en mode d'attente pendant les jours suivants. Nous nous sommes harcelés mutuellement, jusqu'à ce qu'une nouvelle unité vienne nous relever. Ils ont pris le reste de la ville pendant que nous sommes allés au Nord dans une zone de réserve de la division pour nous soigner, nous laver, recevoir des remplaçants et nous préparer à traverser la Moselle.

À l'Est de la Moselle, il y a une chaîne d'énormes collines qui vont du Nord au Sud. C'est là que les Français ont construit la tristement célèbre ligne Maginot après la première guerre mondiale afin d'être à jamais protégés des Allemands. Mais les Allemands ont simplement traversé la Belgique[40] et ont pris la France en quelques semaines en 1940. Depuis, les Allemands avaient reconfiguré les énormes fortifications et les canons pointaient désormais vers l'Ouest[41], au dessus de la rivière, la Moselle, et bien au-delà.

[40] Oui, la Belgique, optimiste, avait déclaré être un pays neutre et avait refusé la construction de la ligne Maginot le long de sa frontière car elle voulait croire que les Allemands ne traverseraient jamais un pays neutre !

[41] Non, si vous connaissez la ligne Maginot, vous savez que vous ne pouvez pas changer la direction des ouvertures et la position des énormes canons. C'était différent avec d'autres forts construits avant la Première Guerre mondiale autour de Metz, près de la Moselle. Mais c'est un endroit différent.

La traversée de la Moselle était une opération d'importance impliquant au moins trois divisions, la 90ème , la 5ème et la 95ème sur un large front allant de Metz vers le Nord jusqu'après Koenigsmacker. Pour cette action, le gouvernement français a décerné la "Croix de guerre avec palme" à l'ensemble de la 90ème Division. J'ai la médaille dans un tiroir, mais je ne l'ai jamais portée. C'est une belle médaille et nous pourrons la montrer un jour si la France fait quelque chose de bien pour les États-Unis[42].

Notre compagnie a traversé la rivière vers 4 heures du matin le 9 novembre 1944 à l'aide de bateaux fournis et manœuvrés par le 315ème Bataillon du Génie. La rivière était large de 100 mètres environ, le courant était très rapide et, comme pour les rivières du Nord de la France, il coulait en direction du Nord. Il y a eu quelques tirs de mortier allemands épars pendant la traversée, mais nous avons réussi à gagner la terre ferme sur l'autre rive où nous avons commencé à nous déplacer vers le Sud en direction de la ville de Koenigsmacker. C'était lugubre, humide et froid mais nous étions bien habillés pour ce genre de mauvais temps. Le deuxième jour, le 10 novembre, nous avons réussi à nous abriter dans des maisons de la ville. Nous devions partir avant le jour, en attaquant à l'Est pour prendre le premier terrain élevé. C'était une zone boisée dont nous avons atteint le sommet, notre objectif, juste après la tombée de la nuit. S'attendant à des tirs d'artillerie, on a commencé à se retrancher pour la nuit, mais soudain, un groupe d'Allemands a fait irruption parmi nous. À l'université « Texas A&M », en science et tactique militaires, on nous avait appris qu'il s'agissait dans ce cas d'un « engagement de rencontre » où deux forces opposées se rencontrent et sont toutes les deux totalement surprises. Dans l'obscurité complète, ce fut alors une course folle pendant peut-être 10 minutes. Nous avons fait quelques prisonniers et comme à chaque fois nous les avons renvoyés à l'arrière, mais je pense que la plupart des Allemands se sont enfuis en courant dans toutes les directions.

Notre Compagnie F devait faire une attaque de nuit sur 300 mètres de terrain découvert pour éliminer les positions de mitrailleuses allemandes avant le jour suivant, le 12 novembre. Nous avons reçu un appel nous disant qu'ils avaient besoin d'aide. Nous nous sommes déplacés aussi vite que possible en traversant ce qui restait de la Compagnie F, mais lorsque nous sommes arrivés en terrain découvert, le jour se levait et les mitrailleuses allemandes étaient prêtes à tirer. On a décidé que si on pouvait atteindre la zone boisée de l'autre côté, nous serions entre les positions de tir et que nous pourrions les contourner par l'arrière. Sur la zone découverte, il y avait quelques endroits légèrement plus bas que le niveau moyen du terrain et nous avons commencé à nous disperser en courant d'un de ces endroits à l'autre avec nos mitrailleuses qui tiraient sur les positions allemandes. Tout le monde savait que nous devions continuer à avancer pour faire une place à ceux qui arrivaient derrière. À un moment donné, Rip a plongé à côté de moi. Il avait un sac à dos qui dépassait, il était couché sur le ventre, et quand les balles ont commencé à déchirer le sac, j'ai su que nous étions dans une mauvaise passe. On n'aurait pas dû être ensemble et je lui ai crié : « J'y vais, tu attends ». J'ai atteint les bois et avec les hommes qui étaient là, j'ai commencé à monter la colline pour être derrière les Allemands. Ils avaient creusé des tranchées, tous les 6 ou 7 mètres et on s'est déplacés quelques-uns à la fois de tranchée en tranchée, jusqu'à ce qu'on puisse attaquer la position des mitrailleuses. Nous avons déboulé derrière eux en tirant et en lançant quelques grenades

[42] Une remarque pas très sympa : La Croix de Guerre n'est pas une médaille de pacotille. Il ne me viendrait pas à l'esprit de plaisanter avec la « Silver star » américaine. Il n'y a qu'à demander ce qu'en pensent les vétérans américains qui reviennent en France.

à main. Une a même glissé à travers les bois, mais l'attaque semblait terminée et nous nous sommes assis sur le bord d'une tranchée pour essayer de respirer.

J'ai vu un Allemand se déplacer dans les bois, mais quand l'homme à côté de moi a dit qu'il ne l'avait pas vu, j'ai pris son fusil et me suis levé pour avoir une meilleure vue. Quand l'homme est apparu dans une petite ouverture se préparant à nous tirer dessus, j'ai tiré sur lui. À ce moment-là, j'ai vu le gars derrière sa mitrailleuse de l'autre côté de la clairière et je me suis retrouvé face contre terre. Je savais que j'étais gravement touché. Les hommes tiraient au-dessus et autour de moi, s'occupant de l'Allemand. J'avais l'impression que mon bras droit s'agitait, alors j'ai tendu la main gauche sous moi pour l'attraper, mais il était simplement inerte là à coté de moi.

Lorsque les tirs ont cessé, je me suis retourné et deux hommes m'ont aidé à m'asseoir sur le côté de la tranchée pendant que les autres descendaient la pente pour achever le nettoyage du nid de mitrailleuses, notre objectif de départ. Ils ont appelé le toubib et j'ai commencé à redescendre la colline avec un assistant. À peu près au moment où nous avons atteint l'infirmier, j'ai eu la tête qui tournait, je me suis assis et puis je me suis allongé très douloureusement. L'infirmier a retiré mes vêtements à partir du cou et m'a donné une dose de morphine dans la partie supérieure de la poitrine. Le soulagement a été presque instantané. Ils m'ont installé sur une civière, m'ont emmené au bas de la colline où il y avait d'autres blessés. Je me souviens que Rip a dit qu'ils ne pourraient pas nous évacuer avant un certain temps parce que les Allemands s'étaient interposés entre nous et nos forces à l'arrière. Je sais qu'ils ont mis de la poudre de sulfamides dans ma blessure et l'ont bandée pour retarder l'hémorragie. Je pense qu'ils avaient mis en place une perfusion pour me donner du plasma. Ils ont dû continuer à me donner de la morphine parce que ma mémoire est très embrouillée. Le sergent Clyde Brady était aussi l'un des blessés ce jour-là.

En fin d'après-midi, ils ont attaché nos civières sur une Jeep et on est repartis à toute vitesse jusqu'àu poste de secours du bataillon. Je portais un caleçon long en laine et un pantalon de treillis, un maillot de corps, une chemise en laine, une veste doublée de fourrure et une veste de treillis. Les médecins avaient ouvert mes chemises et mes vestes juste suffisamment pour mettre de la poudre de sulfamides sur la plaie et pouvoir mettre un pansement pour arrêter le saignement. Au poste de secours se trouvait ce joyeux jeune homme roux, qui avait été notre médecin de compagnie quand nous avons débarqué. Il s'occupait de moi. Il a demandé s'il pouvait avoir ma veste doublée de fourrure et je lui ai dit oui. Il m'a assis sur la civière, mais alors qu'il commençait à retirer la veste le chirurgien du bataillon a crié : « Coupez moi ça ! ». Bien sûr, il a pris ses ciseaux et il a tout coupé au-dessus de la taille et il a bien bandé ma blessure.

On m'a emmené en ambulance à un autre poste de secours situé sur le bord de la rivière. Là, on m'a examiné à nouveau et mis sur un bateau, semblable à celui sur lequel nous avions traversé il y a trois jours. Le trajet m'a semblé long, il faisait sombre et il pleuvait, et j'ai appris plus tard que la rivière était large d'un kilomètre à cause de la pluie et du fait que les Allemands avaient ouvert les vannes d'un barrage en amont. L'arrêt suivant s'est fait à l'hôpital de tri (sous tentes) où ils ont jeté un autre coup d'œil rapide et où ils m'ont envoyé à l'hôpital de campagne, toujours sous tentes, mais cette fois ci avec de vraies installations chirurgicales. Pendant la nuit, on m'a emmené en chirurgie, où il y avait huit à dix tables d'opération côte à côte sur toute la longueur de cette grande tente. Chaque table était utilisée.

Ils ont retiré les bandages temporaires de mon épaule. Le docteur a regardé la blessure, il l'a palpée un peu, puis il a dit : « Donnez-lui de l'éther, il a peut-être une lésion pulmonaire ».

Je me suis réveillé avec un plâtre allant de ma taille jusqu'à sous mon bras gauche, couvrant complètement mon épaule et mon bras droits jusqu'au bout des doigts. Le bras a été soulevé sous un angle d'environ 45 degrés avec une attelle entre l'avant-bras et le plâtre. Peu après mon réveil de l'anesthésie, le médecin est venu m'examiner. Il était très content de voir que j'avais des sensations dans les doigts et que je pouvais les bouger.

Il commençait à faire jour et je lui ai demandé s'il allait dormir un peu, mais il m'a répondu qu'il était à nouveau en route pour la chirurgie. Un aumônier est venu, il a dit une prière et je lui ai demandé d'écrire à Helen. Elle a reçu sa lettre peu de temps après avoir reçu le télégramme du ministère de la Guerre. Helen m'a dit qu'elle et ses parents prenaient leur petit-déjeuner quand ils ont entendu frapper à la porte vers 7 heures du matin. Helen a dit : « voilà mon télégramme ».

Quelqu'un me surveillait constamment et il semblait que sa principale préoccupation était la circulation et la sensation dans mes doigts. Je pense que c'est à l'hôpital de tri qu'ils avaient commencé les injections de pénicilline toutes les trois heures. Bien sûr, elles étaient toutes faites dans mon bras gauche, le seul emplacement disponible. La pénicilline était le nouveau « médicament miracle » et les piqûres brûlaient, mais la morphine atténuait aussi cette sensation désagréable.

Le lendemain, le 14 novembre, ils ont mis quatre d'entre nous dans une ambulance et on nous a emmenés à l'hôpital général 317, situé dans un bâtiment hospitalier quelque part dans Paris. Le temps était encore humide, maussade et froid. C'était bon d'être au chaud dans un lit d'hôpital. Après avoir vérifié mes relevés vitaux, l'infirmière en chef, m'a demandé quand j'avais eu ma dernière selle. Je lui ai répondu que je ne m'en souvenais pas. Quand elle a vu que j'avais encore mes deux pantalons et que le plâtre dépassait de 10 à 15 cm au dessous de la ceinture, elle a dit que c'était avant qu'on me mette ce plâtre… Un aide-soignant a alors coupé tous mes vêtements autour du bord inférieur du plâtre. Puis il m'a donné une grosse dose d'huile minérale.

Je pense que le lendemain, à la nuit tombée, on nous a mis dans un train qui nous a emmenésà Cherbourg où un bateau nous a ensuite emmenés au port de Bath en Angleterre. De là, nous nous sommes allés en ambulance à un hôpital général de l'armée. Cet hôpital se trouvait dans des cabanes Quonset près de Bath[43]. Je pense que je suis arrivé là-bas probablement juste avant le lever du jour, le 16 novembre. Je recevais toujours la pénicilline toutes les trois heures, mais la morphine avait été arrêtée et j'ai vite réalisé que je n'étais pas aussi résistant que je le pensais.

Il y avait 20 lits, 10 de chaque côté dans notre cabane Quonset. La chaleur provenait de deuxpoêles à charbon Sibley. Tous les matins à 5 heures, un type venait avec un seau de charbon,allumait les feux et nettoyait les cendres, en faisant le plus de bruit possible. Nous avions de bonnes infirmières et de bons garçons de salle. Les patients étaient de l'infanterie (comme moi), de l'artillerie et de l'armée de terre. Il y avait aussi des pilotes de chasseurs et

[43] Une cabane Quonset (Quonset hut) est une structure préfabriquée en acier galvanisé ondulé en forme de demi tonneau. Le concept inspiré de la *cabane Nissen* introduite par les Britanniques pendant la Première Guerre mondiale a étérepris et développé aux États-Unis.

de bombardiers, ce qui donnait lieu à de bonnes piques de part et d'autre. Quelqu'un criait : « On dirait des troupes amies en bas », et un autre criait : « Bombes larguées, on rentre à la maison ». J'ai essayé d'écrire à Helen de la main gauche, mais c'était tellement exaspérant que j'ai peut-être réussi à faire deux lettres avec de l'aide.

Ils ont changé mon plâtre afin de nettoyer la plaie et de réduire un peu la mauvaise odeur créée par la poudre de sulfamides mélangée au sang. Ils ont commencé à couper du bas vers le haut du côté gauche, et ils ont dû couper non seulement le plâtre mais aussi les deux pantalons et les ceintures qui étaient sous le plâtre. Après avoir coupé la moitié supérieure du bras et de l'épaule, le plâtre a été retiré. Ce fut pour moi la plus grande douleur jamais ressentie. J'ai reçu un peu plus de morphine pendant qu'un nouveau plâtre était posé. De retour au lit avec le nouveau plâtre, mouillé et froid, ils ont mis un dôme au dessus de moi avec 20 ampoules électriques sur le dessous pour m'aider à me réchauffer et à sécher le plâtre. Cela a pris environ 12 heures, mais ça a marché. Heureusement, j'ai gardé le même plâtre jusqu'à mon arrivée à Modesto, en Californie, vers le 15 janvier 1945.

Un jour, un sergent est arrivé avec plusieurs « Purple Hearts[44] » et les a distribuées par nom. La mienne était l'une d'elles. C'est ainsi qu'elles étaient distribuées la plupart du temps, sans cérémonie. Quand j'ai reçu mon nouveau plâtre, ils ont inscrit un grand ZI sur la poitrine et quand je suis revenu dans le service les gars ont crié : « Lovett, tu rentres à la maison ! ». ZI, c'était le symbole pour « Zone intérieure » aux USA. C'était un sentiment formidable de savoir que j'étais sur le chemin du retour, que mes jours de combat étaient terminés.

Le 24 décembre, veille de Noël 1944, j'ai été emmené en ambulance jusqu'au port de Bath et embarqué sur le USS Uruguay, un navire de croisière converti en navire-hôpital. Là, nous étions six officiers, dans une cabine avec trois lits superposés supérieurs et inférieurs. J'étais sur une couchette supérieure. Le service et la nourriture étaient excellents. Le voyage s'est déroulé sans problème et personne n'a eu le mal de mer. Le personnel médical était sympathique et efficace. Deux des médecins ont même participé à certaines de nos parties de poker lorsqu'ils n'étaient pas occupés. Bien sûr, rentrant à la maison comme c'était le cas pour nous, c'était un navire plutôt joyeux.

Personne dans notre cabine n'était ce que l'on pourrait appeler malade. Nous étions tous des patients orthopédiques souffrant de blessures osseuses. Après la tombée de la nuit le 31 décembre, la veille du Nouvel An, la sono du bateau a annoncé que nous étions en vue du port de Boston, que nous allions accoster pendant la nuit et que nous quitterions le navire le lendemain matin. Boston n'était plus dans le noir et nous pouvions regarder par le hublot pour voir les lumières au loin. C'était un grand frisson et un sentiment de sécurité pour nous, sachant que la " Bataille des Ardennes " avait commencé le 16 décembre et qu'en ce moment même, alors que nous naviguions vers un port sûr, la pire partie de la bataille se déroulait en Belgique à Bastogne et dans ses environs.

Nous avons accosté avant le jour et peu après le petit déjeuner le 1er janvier 1945, on nous a fait descendre du navire. On nous a fait monter dans des ambulances pour nous emmener à l'hôpital local à Camp Edwards, Massachussetts. La première priorité était d'appeler Helen. Il y avait un téléphone payant sur un support à roulettes, un par salle de 20 lits qui pouvait être amené jusqu'à chaque lit. La compagnie de téléphone AT&T offrait un appel gratuit et j'ai eu

[44] La médaille des blessés

la chance d'avoir Helen du premier coup. Ce fut un grand frisson d'entendre sa voix. La dernière fois que nous nous étions parlés, c'était en mars 44, avant notre départ pour l'Angleterre. J'ai dit à Helen que j'avais donné mes préférences pour les hôpitaux : N°1-McCloskey, Temple ; N°2-William Beaumont, El Paso ; N°3-Fitzsimmons, Denver.

Le 3 janvier, on m'a dit lequel avait été retenu et j'ai appelé Helen pour lui annoncer que j'allais au Hammond General Hospital à Modesto en Californie. Après un voyage de six ou sept jours en train-hôpital, je suis arrivé en Californie. La première chose qu'ils ont faite, c'est d'arrêter la morphine. Ça a pris quelques jours, mais j'ai réalisé à quel point il était facile de devenir accro. Je pouvais marcher et avec un pantalon large et une chemise qui entourait le plâtre, je pouvais aussi aller au mess des officiers pour manger. Helen est venue dès qu'elle qu'elle a pu. Quand elle est entrée, elle était d'une beauté sublime et j'ai pensé que la vie était belle et que tous les mauvais moments du passé étaient terminés.

J'ai subi plusieurs interventions chirurgicales. Je suis passé d'un plâtre à un appareil orthopédique et en juin, j'ai été envoyé à l'hôpital McCloskey à Temple, au Texas. Après avoir subi plusieurs autres opérations, l'hôpital a du fermer et j'ai été envoyé au Bushnell General Hospital à Brigham City dans l'Utah. Helen, bien sûr, m'a accompagné. Une infection dans la blessure, causée par des morceaux de vêtements amenés par les balles, ne voulait pas guérir. Les médecins ont dit qu'il ne fallait plus opérer, alors dans l'Utah, j'ai pris de la pénicilline ; nous sommes allés à des journées de ski et nous avons attendu. Quand ils m'ont dit que cet hôpital serait aussi bientôt fermé, Helen et moi sommes allés à Temple en permission.

Là-bas, nous nous sommes rendus à l'hôpital général Brooke, à San Antonio, où j'ai rencontré le Colonel Thompson, qui était le chef du service d'orthopédie. Il m'avait opéré à McCloskey,et il m'a dit qu'il aimerait finir le travail. Il m'a donné une ordonnance que j'ai apportée au bureau des admissions et j'ai été immédiatement transféré de Bushnell à Brooke. On a trouvé un appartement à 50 Dollars par mois près de l'hôpital. En attendant que l'infection guérisse, j'ai demandé à être affecté à un poste, d'abord comme agent d'admission, puis comme officier en charge du personnel. En février 1947, le colonel Thompson m'a opéré pour réparer l'articulation de mon épaule droite, ce qui m'a valu un nouveau plâtre pendant trois mois. J'ai ensuite porté une attelle.

L'opération a été un succès, l'infection a disparu et j'étais prêt à redevenir un civil. Je me suis présenté devant le conseil d'administration, puis devant le conseil de retraite de l'armée et le 15 octobre 1947 j'ai quitté officiellement l'hôpital général Brooke (maintenant le centre médical de l'armée Brooke) et mis à la retraite. J'ai quitté le service armé avec le grade de capitaine, mettant ainsi fin à ma carrière militaire.

Claude est décédé le 8 mai 2012. Il est enterré au : Fort Sam Houston National Cemetery - Quadrant III (Section 63 Site 643) - 1520 Harry Wurzbach Road à San Antonio Texas 78209

En guise d’épitaphe sont gravés sur sa tombe les 4 mots suivants :

HUMOUR, SAGESSE, COURAGE, AMOUR.



DATES SPÉCIFIQUES DU JOURNAL TENU PAR HELEN :

10 février 1943 : Premier rendez-vous avec Claude (Double rendez-vous avec Francis et Wendell)

15 janvier 1943 : Danse au bal des aînés de l'A & M

22 janvier 1943 : Claude obtient son diplôme de l'A & M.

30 janvier 1943 : Arrivée à Fort Sill Oklahoma et promotion au grade de caporal.

6 février 1943 : Transféré à Fort Benning, Georgia.

20 février 1943 : entrée à l'école des aspirants officiers d'infanterie (OCS).

20 mai 1943 : Diplômé de l'OCS, promu au rang de sous-lieutenant et transféré à l’École complémentaire des officiers d'infanterie au Camp Walters à Mineral Wells, Texas.

21 mai 1943 : Appel de Claude depuis Vicksburg, Mississippi.

23 mai 1943 : Arrivée à Temple en provenance de Fort Benning.

2 août 1943 : Transfert au camp Barkeley, affecté à la Compagnie G, 357ème Régiment, 90ème Division d'infanterie.

15 août 1943 : Départ pour Abilene avec Claude.

21 août 1943 : Mariage d'Helen et de Claude à Abilene par le révérend R. L. Butler dans le presbytère de la First Methodist Church ; H. A. Brotherton et Thomas Leatherwood comme témoins.

2 septembre 1943 : La 90ème Division quitte le camp Barkeley en train militaire et se rend au camp Pilot Knob à Yuma, Arizona le 8 septembre, puis au Camp Granite (trajet en camion toute la nuit) le 11 septembre 1943.

9 octobre 1943 : Départ pour la Californie - train de 2h30.

25 décembre 1943 : Kay Chicatelli, Darelyn Branae et moi, dans la voiture de Kay, partons pour Trenton, New Jersey et allons à Blythe. Le 26 décembre, nous nous rendons à Globe, Arizona et le 27 à Fabens Texas.

27 déc. 1943 : La 90ème Division a quitté Needles, Californie en train militaire et s'est rendue à Fort Dix New Jersey où elle est arrivée le 31 décembre 1943

28 décembre à Cisco, Texas : 29 décembre à Monroe, Louisiane : 30 décembre à Tallbottom, Georgia : 31 déc. à Vasa, Caroline du Nord : 1er janvier 1944 Belair, Maryland : 2 janvier 1944 Arrivée à Fort Dix.

15 fév. 1944 : Bal des officiers du régiment, Fort Dix

19 février 1944 : Défilé de la 90ème Division à Fort Dix

24 février 1944 : Déjeuner pour les épouses d'officiers

12 mars 1944 : Claude et toute la division consignés sur le camp

16 mars 1944 : Transporté par train à Camp Kilmer New Jersey, port d'embarquement.

19 mars 1944 : J'ai vu Claude pour la dernière fois avant 1945.

21 mars 1944 : Claude est monté à bord du "HMS Dominion Monarch" en tant que groupe éclaireur.

23 mars 1944 : Départ du port de New York.

3 avril 1944 : Débarquement à Liverpool, Angleterre. Transporté par camion au Camp Kinlet

15 mai 1944 : Transporté par camion à la zone de rassemblement, au champ de courses de Chepstow au Pays de Galles.

3 juin 1944 : Embarquement sur le USS Explorer (liberty ship) à Cardiff.

8 juin 1944 : Embarquement dans une péniche de débarquement et débarquement sur Utah Beach vers 14h30.

12 juillet 1944 : Claude est promu au grade de lieutenant et reçoit sa Silver star.

14 août 1944 : Claude est proposé pour la Bronze Star.

12 novembre 1944 : Blessé au combat près de Koenigsmacher, en France, lors de la traversée de la Moselle et transfert au 106ème Hôpital de tri.

14 novembre 1944 : Transféré par une ambulance militaire au 7ème Hôpital de campagne près d'Etain en France.

16 novembre 1944 : Transporté par une ambulance militaire au 217ème Hôpital général à Paris, France.

19 novembre 1944 : Départ en train-hôpital pour Cherbourg.

21 novembre 1944 : Par bateau-hôpital jusqu'à Southhampton et par ambulance militaire jusqu'au 106ème Hôpital général près de Bath, Angleterre.

23 décembre 1944 : Embarquement sur le navire-hôpital "USS Uruguay" à Southampton pour les États-Unis.

3 janvier 1945 : Accostage dans le port de Boston, Massachussetts.

4 janvier 1945 : Arrivée à Camp Edwards, Massachussetts. Claude a télégraphié qu'il était arrivé.

5 janvier 1945 : Claude a appelé pour dire qu'il allait à l'hôpital de Modesto, en Californie.

10 janvier 1945 : Embarquement à bord du train-hôpital pour l'hôpital général Hammond, à Modesto, Californie.

14 janvier 1945 : Arrivée à l'hôpital général de Hammond.

24 janvier 1945 : Je suis arrivée à Modesto et j'ai vu Claude à l'hôpital.

15 juin 1945 : Lors d'une cérémonie militaire, Claude reçoit sa Bronze Star avec palme, la Silver Star et la Distinguished Service Cross des mains du commandant de l'établissement , le colonel Paust,.

20 juin 1945 : Claude passe sur une émission de la radio de Hammond

1er août 1945 : Quitte Modesto pour Temple. Claude est transféré à l'hôpital général McCloskey.

25 août 1945 : Claude participe à l'émission de radio de McCloskey.

21 août 1946 : Claude est promu capitaine

23 sept. 1946 : Opération de Claude. Fusion de l'articulation de l'épaule droite par le colonel Thompson

15 oct. 1947 : Claude prend sa retraite militaire.

Traduction Christian Levaufre le 28.09.2022-Version finale 23.11.2026

1. Distinguished Service Cross – 12 Novembre 1944



Distinguished Service Cross (DSC)

Ordres généraux n° 28 – 3ème Armée américaine, 2 février 1945

Lieu : Koenigsmacker, France (Moselle).

Citation officielle :

Le président des États-Unis décerne la Distinguished Service Cross au lieutenant Claude Ewing Lovett Jr. pour son héroïsme extraordinaire lors des opérations militaires contre un ennemi armé, le 12 novembre 1944, près de Koenigsmacker, en France.

Au cours d'un assaut du 357e régiment d'infanterie contre une colline tenue par l'ennemi, plusieurs soldats américains ont été immobilisés dans un champ découvert, près d'un réseau de barbelés, sous un intense tir de mitrailleuses allemandes.

Constatant la situation, le lieutenant Lovett a traversé courageusement la zone exposée pour prendre le commandement de ce groupe isolé.

Il a ensuite chargé à travers les barbelés en direction de l'ennemi et, grâce à la précision de ses tirs au fusil, a tué le servant de la mitrailleuse allemande et a contraint les autres membres de la batterie à battre en retraite.

Bien que grièvement blessé, il a continué à conduire ses hommes contre une nouvelle position ennemie. Son courage personnel leur a permis de s'emparer de cette position et de la consolider. Son leadership, sa bravoure personnelle et son dévouement exemplaire au devoir font honneur aux forces armées américaines.

2. Silver Star – 12 juin 1944



Silver Star

Ordres généraux n° 35 – 90th Infantry Division, 7 août 1944

Lieu : nord de la France, pendant la campagne de Normandie.

Citation officielle :

Le président des États-Unis décerne la Silver Star au lieutenant (alors sous-lieutenant) Claude E. Lovett Jr. pour sa bravoure au combat dans le nord de la France, alors qu'il servait au sein de la Compagnie G du 357ème Régiment d'Infanterie, 90ème Division d'Infanterie.

Le 12 juin 1944, les troupes américaines engagées dans l'attaque ont été désorganisées par d'intenses tirs d'artillerie et d'armes légères.

Malgré le danger, le lieutenant Lovett a rassemblé environ 40 hommes, a repris l'attaque et s'est emparé d'une position qu'il a conservée jusqu'à ce qu'il reçoive l'ordre de se retirer.

Son comportement et son leadership sous le feu ennemi ont été une source d'inspiration pour ses compagnons d'armes et les autres unités présentes dans le secteur. Son action empêcha une désorganisation complète des forces américaines.

3. Deuxième Silver Star – 3 octobre 1944





Feuilles de chêne en bronze

Silver Star – deuxième attribution

Ordres généraux n° 130 – 90th Infantry Division, 26 novembre 1944

Lieu : France.

Citation officielle :

Le président des États-Unis décerne au lieutenant Claude E. Lovett Jr. une grappe de feuilles de chêne en bronze (*Bronze Oak Leaf Cluster*), en remplacement d'une deuxième attribution de la Silver Star, pour sa bravoure au combat contre un ennemi armé, alors qu'il servait au sein de la Compagnie G du 357ème Régiment d'Infanterie, 90ème Division d'Infanterie, en France, le 3 octobre 1944.

Ses actions courageuses et son dévouement au devoir, sans considération pour sa propre vie, ont été conformes aux plus hautes traditions du service militaire et font honneur à lui-même et à l'armée américaine.

4. Les autres décorations reçues

La notice nécrologique publiée par sa famille confirme également les distinctions suivantes :

Bronze Star – deux attributions

Deux décorations Bronze Star sont mentionnées dans sa biographie familiale.



La première Bronze star lui a été décernée pour un acte héroïque accompli dans le cadre d'opérations militaires contre l'ennemi en France, le 14 août 1944. Médaille remise le 19 octobre 1944.

La deuxième « Bronze Star » (une de grappe de feuilles de chêne) lui a été décernée pour sa conduite exemplaire lors de combats terrestres contre un ennemi armé pendant la campagne de Normandie sur le théâtre d'opérations européen. La grappe de feuilles de chêne lui a été remise le 24 décembre 1947.

Purple Heart

Décoration attribuée pour les blessures reçues au combat. Lovett a été blessé le 12 novembre 1944 par des tirs de mitrailleuse allemande.





Croix de Guerre française

Décoration française reçue pour ses actions durant la campagne de libération.

Combat Infantry Badge

Insigne attestant de son service dans l'infanterie au combat.



Il a également reçu trois étoiles de campagne, l'Arrowhead (insigne de débarquement amphibie) et la médaille de la ville de Metz.

Source : notice biographique publiée par sa famille.